
« Le pouvoir au féminin »

Congrès de l'Association des germanistes de l'enseignement supérieur

Aline Le Berre et Angelika Schober



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/132>

DOI : 10.4000/ifha.132

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Édition imprimée

Date de publication : 6 février 2011

Pagination : 59-68

ISSN : 2190-0078

Référence électronique

Aline Le Berre et Angelika Schober, « « Le pouvoir au féminin » », *Revue de l'IFHA* [En ligne], 3 | 2011, mis en ligne le 01 octobre 2012, consulté le 14 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/132> ; DOI : 10.4000/ifha.132

Ce document a été généré automatiquement le 14 novembre 2019.

©IFHA

« Le pouvoir au féminin »

Congrès de l'Association des germanistes de l'enseignement supérieur

Aline Le Berre et Angelika Schober

NOTE DE L'ÉDITEUR

Limoges, 19-21 mai 2011

Le 44^e congrès de l'Association des germanistes de l'enseignement supérieur (AGES), qui s'est déroulé comme prévu du 19 au 21 mai 2011, à la faculté des lettres et des sciences humaines de Limoges, a permis d'étudier une thématique aux vastes implications dont l'intérêt n'est pas à démontrer : « Le pouvoir au féminin ». Pendant trois jours, une cinquantaine de chercheurs venant de France et d'Allemagne ont analysé en commun comment peut être défini ce pouvoir, en tenant compte des limites auxquelles il se heurte à l'heure actuelle, comme il a pu le faire dans le passé.

Pour la deuxième fois, l'axe thématique d'un congrès de l'AGES tournait autour de la femme : en 1981, il était question de « Femmes dans la littérature, littérature de femmes » ; trente ans plus tard, le sujet a été élargi aux questions relatives à la civilisation, à la linguistique et à l'histoire des idées. Il s'agissait d'intégrer également les arts, le cinéma et le monde du travail, ainsi que de relever le défi posé par les *gender studies*, approche scientifique adoptée aux États-Unis et en Allemagne, mais longtemps ignorée en France. Les efforts conjugués des participants ont stimulé de nouveaux questionnements et permis de préparer des innovations au sein de la germanistique française, tant au niveau thématique que méthodologique.

La richesse du congrès était due, pour une large mesure, à la variété des sujets étudiés et des méthodes appliquées. Les rapports homme/femme et la construction d'identités féminines ont été traités en combinant approches synchroniques et diachroniques. La prise en compte de l'histoire du « pouvoir au féminin » a confirmé l'importance des recherches historiques, notamment dans une perspective franco-allemande, s'orientant sur le modèle de l'histoire croisée.

Les contributions allaient du Moyen Âge jusqu'à l'époque actuelle, de la « querelle des femmes » chez Sigmund von Birken (Danièle BRUGIÈRE-ZEISS) à la libération de la femme dans le cinéma moderne (Gilbert GUILLARD). Elles analysaient les représentations de la femme dans les Contes de Grimm (Aline LE BERRE), autant que chez des philosophes comme Nietzsche (Angelika SCHOBER) et Spengler (Christof FORDERER), ou chez le « dadasophe » Raoul Hausmann (Carmen LETZ-DELANNETTE). Plusieurs formes d'émancipation dans le passé et aujourd'hui, en France, en Prusse (Anne BAILLOT), voire au Japon (Jean BONNET), de même que les questions portant sur la créativité et les possibilités d'une prise de pouvoir par l'écriture (Sylvie MARCHENOIR), ont fait l'objet de discussions. L'écriture féminine et les stratégies *marketing* au féminin (Christine SCHMIDER) ont retenu l'attention autant que l'identité des jeunes Berlinoises et la situation de la femme dans la RDA (Catherine FABRE-RENAULT). Ont aussi suscité l'intérêt, des femmes d'exception comme Irene Harand (par Gérard GRELLE), Adelheid POPP (par Anne-Marie CORBIN), Marion Dönhoff (par Dominique HERBET).

Le pouvoir au féminin dans la société d'aujourd'hui a été examiné à l'aide d'exemples très concrets : nouveau congé parental (Anne SALLES), problèmes de la parité dans le monde du travail (Brigitte LESTRADE), enjeux du football féminin (Guillaume ROBIN) ou situation des femmes turques en Allemagne (Gilles LEROUX). Les enjeux linguistiques n'ont pas non plus été négligés, qu'il s'agisse de la langue maternelle dans l'œuvre de Josef Winkler (Bernard BANOUN), de la féminisation de la terminologie des noms de métiers (Gilbert MAGNUS), du féminin dans le discours publicitaire (Nathalie SCHNITZER) ou des substantifs appelés « masculins faibles » (Clemens KNOBLOCH).

À une époque où, selon les enquêtes, une femme sur dix est victime en France de violences conjugales, où l'implication des femmes dans des instances de décision reste encore déficitaire, les participants et intervenants ont donc étudié au cours de tables rondes, de conférences, de discussions et d'ateliers, les multiples facettes et prolongements de la thématique du « pouvoir au féminin », aussi bien dans sa dimension littéraire que linguistique, philosophique, historique et sociale. Ils ont analysé les représentations, clichés et stéréotypes dont a fait l'objet la femme au cours des siècles, dressé un bilan et esquissé des perspectives.

Il est d'usage de classer les gens selon leur appartenance sexuelle et d'attribuer aux hommes et aux femmes des qualités spécifiques. C'est ce qu'a remis en cause Judith Butler dans son ouvrage bien connu *Gender Trouble*¹, dans lequel elle affirme le caractère artificiel des concepts du féminin et du masculin. L'identité sexuelle est-elle un produit de notre société, une construction qui s'est élaborée au fil des siècles et a été intégrée par les hommes et les femmes, au point de déterminer leurs comportements ; ou au contraire est-elle, comme l'affirme Barbara Duden, une donnée biologique inaliénable ? Faut-il remettre en question la psychanalyse freudienne, qui conçoit les névroses féminines comme la conséquence d'un sentiment de manque et d'envie à l'égard du sexe masculin ? Les congressistes ont nourri cette réflexion grâce à de multiples contributions et interventions. Selon Françoise RÉTIF, « plutôt que de parler d'écriture sexuée ou genrée, il vaut mieux faire la différence entre l'écriture conçue comme création et l'écriture conçue comme génération. En d'autres termes, l'écriture serait marquée par l'acceptation ou le refus de l'inscription dans la généalogie, le *Geschlecht*. Il y aurait donc l'écriture-crédation (par exemple du génie) en rupture avec la

généalogie, et l'écriture-génération qui ne refuse pas l'inscription au sein de la généalogie ni du *Geschlecht* ».

Réalités politiques, sociales et culturelles

Diverses personnalités féminines d'exception ont été évoquées, des femmes qui ont exercé le pouvoir ou qui ont contribué à l'émancipation des femmes. Il fut question de pionnières de l'émancipation, connues ou moins connues, dans l'ère germanique, telle Rosa Luxemburg ou Adelheid Popp (1869-1939), qui naquit à Vienne dans une famille ouvrière et fut une militante de la cause des femmes (A.-M. CORBIN). Membre actif du parti social-démocrate, elle occupa « à partir de 1918 des postes de responsabilité au Parlement et au conseil municipal de Vienne, et créa un journal pour les travailleuses ». Selon G. GRELLE, l'Autrichienne Irene Harand (1900-1975) témoigna de son émancipation par la lutte qu'elle mena contre le national-socialisme et par sa dénonciation de l'antisémitisme, combat qui la contraignit à une émigration aux États-Unis. Il s'agit là de femmes militantes qui, en des époques de conformisme, voire d'oppression, s'affirmèrent et s'opposèrent aux idées reçues et aux conventions.

Grâce à ces pionnières, nous assistons à l'heure actuelle à une entrée des femmes dans la vie politique (Jean-Marc BOBILLON). Angela Merkel occupe un poste qui, jusqu'à présent, l'avait été par des hommes. Mais on peut se demander si elle a réussi par – ou malgré – sa féminité, si une certaine image de la féminité, envisagée sous le signe de la douceur, de la faiblesse, de l'aptitude au consensus, a été un frein à sa carrière ou au contraire un levier. Ainsi se dessine toute l'ambiguïté du parcours politique des femmes, considérées souvent par les politiciens comme un alibi, bénéfique en terme d'image, ou encore un recours lorsqu'une élection semble perdue d'avance.

C'est ce dont a témoigné le débat organisé entre Monique BOULESTIN, députée de la Haute-Vienne et adjointe au maire de Limoges, et Barbara von WNUK-LIPINSKI, ancienne membre du directoire de l'Union chrétienne-démocrate (*Christlich Demokratische Union*, CDU). Ces deux personnalités politiques ont échangé leurs points de vue et, bien qu'appartenant à des partis fort différents, ont été d'accord pour souligner les difficultés rencontrées par les femmes en politique. Il leur faut s'adapter à un monde d'hommes qui les jugent sans indulgence, souvent avec condescendance, estiment qu'elles ne possèdent pas la solidité mentale nécessaire pour occuper, dans la durée, un poste à responsabilité et qui, en outre, leur impose leurs normes, leurs habitudes, comme celles de réunions tardives, traînant en longueur, incompatibles avec la vie de mère de famille. Ainsi, Édith Cresson, première femme à exercer les fonctions de Premier ministre en France, a-t-elle été l'objet d'un procès en incompétence qui lui fut intenté non seulement par l'opposition, mais aussi au sein de son propre camp. M. BOULESTIN a souligné que, de tout temps, certaines personnalités féminines d'exception ont marqué la vie de leur pays, et elle a cité Catherine de Médicis ainsi qu'Aliénor d'Aquitaine, particulièrement influente dans notre région du Limousin. Mais selon elle, après la Révolution française, les femmes ont été absentes de la vie politique ; il a fallu attendre le droit de vote, qui leur a été octroyé en 1945 par le général De Gaulle, pour qu'elles puissent de nouveau se faire entendre. En l'an 2000, la loi sur la parité a constitué un grand progrès. Ensuite, M. BOULESTIN a évoqué ses débuts en politique, l'hostilité à laquelle elle s'est heurtée même de la part de sa mère, femme de l'ancienne génération, pour qui la féminité ne pouvait rimer avec un engagement politique, puis son élection dans une circonscription qui paraissait acquise à l'opposition (et qui, pour cette raison, lui avait été abandonnée), ainsi que ses débuts difficiles au Palais-Bourbon,

sa mise à l'épreuve par ses confrères sur des sujets ingrats. Pourtant, dans ce milieu plutôt sexiste, elle est parvenue à s'imposer par son travail et ses prises de parole sur des dossiers techniques, jugés de prime abord incompatibles avec la féminité. À ses yeux, il est en effet indispensable que les femmes politiques sortent des sphères de la famille, de l'éducation et de la santé dans lesquelles on a tendance à les cantonner, et montrent leur compétence dans des domaines dits « masculins », ce qui permet de briser les clichés et les idées reçues concernant les genres. Ces problèmes des femmes politiques sont symptomatiques d'un climat général. En Allemagne, 50 % des femmes exercent une activité professionnelle et elles sont très peu nombreuses (3,2 %) à diriger des entreprises. À l'inverse de la France, où la création de crèches et de garderies a été favorisée, de telles infrastructures sont peu développées en Allemagne, ce qui explique le nombre important de mères au foyer. Selon B. VON WNUK-LIPINSKI, les mères de famille qui veulent exercer un emploi subissent encore de nos jours une réprobation sociale.

Pourtant, le gouvernement allemand cherche à promouvoir l'activité professionnelle des mères. Selon Anne SALLES, le nouveau congé parental, inspiré du modèle suédois, a pour vocation de favoriser cette activité professionnelle et de rééquilibrer le partage des tâches au sein des ménages, en impliquant davantage les pères dans la prise en charge des enfants. Depuis 2007, les parents bénéficient d'une allocation parentale d'un an qu'ils doivent se partager, et qui prend la forme d'un salaire de remplacement. Elle s'élève aux deux tiers du salaire perçu avant la naissance de l'enfant (un taux qui passe progressivement à 100 % pour les bas salaires) – avec un minimum de 300 € sans condition d'activité antérieure et un maximum de 1 800 €. Cette réforme a pour objectif d'encourager l'activité professionnelle des mères, en les incitant à travailler avant la naissance de leur enfant (afin de maximiser le montant de l'allocation) et en les invitant à reprendre leur activité au bout d'un an, voire avant si le père participe au congé parental. Or force est de constater que la grande majorité des mères continuent, à l'Ouest, d'interrompre leur activité pendant trois ans. La moitié des allocataires ne touchent que le montant minimal prévu et, d'après des études, les mères continuent d'assumer l'essentiel des tâches parentales. Ceci témoigne de la force des habitudes et des idées reçues, ce qui est d'autant plus étrange que la réforme a été globalement bien perçue par la population et saluée par de nombreux représentants du monde économique et juridique. Les clichés du féminin continuent à imprégner l'inconscient collectif.

Ainsi s'explique que la place de la femme dans la société n'évolue guère. D'autant plus que la misogynie est souvent le fait des femmes. Ainsi, selon une enquête, elles préfèrent avoir pour chef un homme – qu'elles pensent pouvoir circonvenir par leur charme – plutôt qu'une personne de leur sexe.

Représentations littéraires et artistiques du féminin

L'évolution des mentalités s'opère lentement. Déjà au Moyen Âge, la situation des femmes faisait l'objet de controverses. C'est ce dont témoigne une enluminure très connue, intitulée *Chevalier et dame aux oiseaux*, datant du XIV^e siècle environ et extraite du *codex* Manesse. Cette reproduction répartit nettement les rôles : le chevalier se prépare à la guerre. Il porte une cotte de mailles et la dame lui remet son heaume. Il est celui qui part, elle est celle qui reste. Il est actif, elle est statique. Le tableau établit une opposition entre guerre et paix, principe masculin et principe féminin, mais en même temps, il souligne la complémentarité des deux, et surtout la soumission du chevalier à sa dame devant laquelle il est agenouillé et pour laquelle il va combattre. Elle apparaît

ainsi comme l'inspiratrice, tandis que lui fait figure d'exécutant. Ingrid BENNEWITZ a montré, dans sa communication sur « Le pouvoir fragile dans la littérature du Moyen Âge », que les rapports homme/femme étaient plus complexes, en étudiant le jeu des mariages et des alliances. Il s'avère que la femme riche et bien née est recherchée en mariage par un jouvenceau de belle prestance mais désargenté, à seule fin de gagner un statut social. Ainsi la femme est-elle souvent présentée, dans l'univers romanesque médiéval, comme un moyen de promotion et d'ascension dans la société.

Pourtant, par le passé, certaines femmes se sont imposées comme écrivains, ainsi Maria Anna Sager (1719-1805) et Sophie von La Roche (1731-1807) (par Helga Meise). Les romans de ces deux auteurs sont des témoignages précieux sur la production littéraire féminine, à l'époque de l'*Aufklärung*. Ils campent des héroïnes qui, privées du soutien d'un mari ou d'un père, parviennent à se faire une place dans la société. Ils militent donc en faveur d'une certaine autonomie féminine, même si les métiers exercés par les héroïnes (ceux de modiste, de gouvernante) restent typiquement féminins et sont présentés comme les avatars d'une solitude plus subie que choisie. Dès que l'homme revient, les femmes renoncent à leurs activités autonomes et rentrent dans le rang de femmes au foyer.

D'une manière générale, et malgré les salons tenus par des femmes célèbres, la littérature de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle délivre une image très conventionnelle de la féminité. En témoignent les *Contes de Grimm* (A. Le Berre). Même si les femmes y occupent une place non négligeable depuis la petite fille jusqu'à la sorcière, en passant par la belle-mère et l'épouse, elles correspondent à des types, détenteurs de tous les clichés de la féminité, depuis la femme-objet jusqu'à la femme mangeuse d'enfants. La figure monstrueuse de la sorcière permet de disqualifier la femme âgée et solitaire qui, ne pouvant plus donner la vie, échappe à la sphère d'influence masculine, d'autant plus qu'elle dispose, grâce à son expérience et à sa sagesse, d'un savoir ancestral, ravalé dans les récits au rang de pratique maléfique. Ainsi, dès qu'une femme veut s'arroger une parcelle de pouvoir, elle fait l'objet d'une diabolisation sous forme de marâtre anthropophage, d'épouse castratrice, d'ogresse féroce.

Le seul savoir que les contes concèdent à la femme se rattache aux activités ménagères : coudre, filer, faire le ménage. Leur idéal féminin se résume à la belle captive, qu'elle soit enfermée dans un cercueil de verre, une tour ou un château enchanté, autant d'allégories de l'assujettissement au foyer. Ils s'efforcent de rendre un tel statut attrayant, en le décrivant comme le seul moyen pour la jeune fille d'accéder au bonheur suprême qui ne peut se concevoir de nulle autre manière que dans le mariage avec le prince charmant. Pour cela, il faut être belle, mais aussi docile, obéissante et dépendante, pour pouvoir satisfaire à un modèle du couple s'articulant selon un schéma archaïque dominant/dominée. Les *Contes de Grimm* délivrent donc une image misogyne et conformiste de la femme et se révèlent ainsi, par leur popularité, un remarquable instrument de formatage psychologique de leur public féminin, comme en témoigne la féministe Svende Merian dans son célèbre roman *Der Tod des Märchenprinzen*².

Le représentant le plus emblématique du romantisme allemand qu'est E.T.A. Hoffmann partage la misogynie des frères Grimm. D'après Ingrid LACHENY, il se sert de l'art dans ses œuvres pour sublimer ou caricaturer la femme. Objet de désir, muse, démon ou philistine, celle-ci revêt de multiples visages et s'intègre pleinement dans la narration

et le discours esthétique. Elle apparaît sous les traits d'une sorcière, d'une aliénée, d'une mère, d'une enfant ou d'un esprit élémentaire prenant doucement possession de l'inconscient de l'homme. Manipulatrice ou manipulée, la femme hoffmannienne n'est pas nécessairement fatale, mais s'inscrit inéluctablement dans la quête personnelle et identitaire de l'artiste.

À l'époque moderne, les représentations du féminin se sont diversifiées. Selon Annie LAMBLIN, Christa Wolf a su affirmer sa sensibilité et ses idées dans une RDA sclérosée. Elle a adopté, malgré la polémique des années 1990 – au cours de laquelle les médias ouest-allemands lui ont reproché des compromissions avec le régime communiste – une position courageuse et non conformiste par rapport au pouvoir en place en RDA, ce que personne ne lui contestait avant 1990. Elle a promu une littérature féminine et féministe, qui revalorisait la sensibilité individuelle face aux normes dogmatiques édictées par le régime, refusant le manichéisme de rigueur et renouant pour cela avec la sensibilité des femmes intellectuelles du romantisme allemand. Tout cela lui valut de graves difficultés éditoriales au sein du *Schriftstellerverband*, exclusivement masculin. Avec son dernier ouvrage, *Stadt der Engel*, elle semble avoir surmonté cette marginalité inconfortable des deux côtés du Mur, et être enfin entrée dans le panthéon de la littérature allemande³.

Katja LANGE-MÜLLER, invitée au congrès, incarne la nouvelle génération des femmes écrivains. Originaire de l'ancienne RDA, elle analyse l'univers des sentiments dans ses romans et récits. Ainsi, dans *Böse Schafe*⁴, elle évoque les relations complexes entre Soja et Harry, un marginal drogué que Soja cherche en vain à sauver de ses démons. Finalement, K. LANGE-MÜLLER esquisse là une image assez traditionnelle des rapports au sein du couple. La femme est celle qui se dévoue et aime, tandis que l'homme reste fuyant, secret, sur la défensive par crainte de l'envahissement. Face à une compagne soignante et réparatrice, il se laisse prendre en charge, tout en procédant à une mise à distance, génératrice de frustration. Cependant, à travers ce roman, K. LANGE-MÜLLER révèle son talent d'écrivain, capable de donner vie à des personnages masculins et féminins, de leur conférer leur langue propre. Elle illustre le rôle démiurgique et polyvalent du créateur (de la créatrice).

L'univers filmique reflète également une évolution dans l'approche des personnages féminins. C'est ce que démontre G. GUILLARD, à propos de *Scènes de chasse en Bavière*⁵ et du *Bonheur d'Emma*⁶. Les deux films s'inscrivent dans l'histoire du cinéma allemand en s'opposant au *Heimatfilm* traditionnel, où les figures féminines, extrêmement stéréotypées, étaient très majoritairement en situation de dépendance morale, psychologique, économique. Mais là où Peter Fleischmann était encore dans une situation de dénonciation de la violence faite aux femmes par sa soumission à des règles normatives, Sven Taddicken met en scène une femme libérée des tabous. Dans *Scènes de chasse en Bavière*, l'héroïne était soumise aux agressions masculines de toute nature, pour finir assassinée par un homme. Dans *Le Bonheur d'Emma*, c'est elle au contraire qui donne la mort, puisque le film porte sur l'assistance à la mort librement consentie (*Sterbehilfe*). Maîtrisant ainsi Eros et Thanatos, elle s'impose à tous les protagonistes. Le fait même que ce film ne se présente pas comme une réflexion déclarée sur la condition féminine actuelle, mais comme une comédie douce-amère, atteste le chemin parcouru en quarante ans.

Ce congrès a donc permis de s'attacher à la notion de « féminin » et de réfléchir à une redéfinition qui ne serait plus liée au genre, mais correspondrait à une part de la

personnalité de chacun. Ainsi la notion de « pouvoir au féminin » transcende-t-elle les stéréotypes, en particulier celui du pouvoir de la beauté, attribué communément aux femmes, et amène à s'interroger sur d'autres espaces de pouvoir, ceux de la politique, de la littérature, de l'intellect, de la langue, utilisée comme contre-langage opposé à celui du père.

Les résultats de la rencontre peuvent être qualifiés de très satisfaisants grâce aux exposés des représentants de la germanistique française : littéraires, civilisationnistes, linguistes et historiens des idées. De haut niveau scientifique, ce 44^e congrès de l'AGES a été un bel exemple de coopération franco-allemande dans le domaine de la recherche. Et ce, grâce aux contributions de plusieurs chercheurs allemands renommés, parmi lesquels il faut mentionner Inge STEPHAN de l'université Humboldt (Berlin), qui a fait le point de la recherche la plus récente sur les *gender studies*.

Ont également contribué au succès de ce congrès les partenaires qui ont apporté leur soutien financier. Qu'ils soient ici chaleureusement remerciés : l'université de Limoges, l'équipe d'accueil « Espaces humaines et interactions culturelles » (EA 1087), la ville de Limoges, le conseil régional du Limousin, les instituts Goethe de Paris et de Toulouse, le *Deutscher Akademischer Austauschdienst* (DAAD), l'Université franco-allemande (UFA) et l'Institut français d'histoire en Allemagne (IFHA).

NOTES

1. Judith Butler, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, New York: Routledge, 1990.
2. Svende Merian, *Der Tod des Märchenprinzen*, Hamburg : Buntbuch-Verl., 1980.
3. hrsta Wolf, *Stadt der Engel oder The Overcoat of Dr. Freud*, Berlin : Suhrkamp, 2010.
4. Katja Lange-Müller, *Böse Schafe : Roman*, Köln : Kiepenheuer & Witsch, 2007.
5. *Jagdszenen in Niederbayern*, dir. Peter Fleischmann, 1969, noir et blanc, 1h20.
6. *Emmas Glück*, dir. Sven Taddicken, 2006, couleur, 1h39.